



HAL
open science

**“ La fabrique journalistique des sœurs Goitschel :
L'Équipe entre 1962 et 1968 ”**

Lucie Falcone, Thomas Bauer

► **To cite this version:**

Lucie Falcone, Thomas Bauer. “ La fabrique journalistique des sœurs Goitschel : L'Équipe entre 1962 et 1968 ”. Héritages olympiques et patrimoine des événements sportifs. Promesses, mémoire et enjeux. Sous la direction de Jean-François Loudcher et André Suchet, pp.129-144, 2023. hal-04534390

HAL Id: hal-04534390

<https://unilim.hal.science/hal-04534390v1>

Submitted on 5 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Ce chapitre est extrait de l'ouvrage collectif dirigé par Jean-François Loudcher et André Suchet :

Héritages olympiques et patrimoine des événements sportifs. Promesses, mémoire et enjeux

Presses universitaires de la Méditerranée, 2023.

La fabrique journalistique des sœurs Goitschel :
***L'Équipe* entre 1962 et 1968**
p. 129 -144.

Lucie Falcone et Thomas Bauer
Université de Limoges
Laboratoire EHIC (EA 1087)
lucie.falcone@hotmail.fr

Le 25 juin 1964, à la suite de leurs victoires aux Jeux olympiques d'Innsbruck, les skieuses alpines Christine et Marielle Goitschel sont reçues à l'Élysée et décorées de l'ordre national du Mérite. En leur remettant cette distinction, le Général de Gaulle signe de sa main ce petit mot élogieux : « Leurs succès sont aussi les nôtres »¹. Par ses dires, il reflète les attentes et les idéaux d'une société française en changement et promeut le double « doublé » des sœurs Goitschel comme un moment mémorable et historique du sport français. Cette perspective incite à se questionner quant aux objets et aux pratiques sociales qui intègrent la mémoire collective (au sens de Maurice Halbwachs, 1950)² et peuvent constituer un patrimoine culturel immatériel. Ces éléments choisis deviennent des « souvenirs communs qui structurent la mémoire »³. Ainsi, l'inscription au patrimoine culturel immatériel sportif, qu'elle relève d'une pratique ou d'un geste (le saut en fosbury)⁴, d'un événement marquant (la Coupe du Monde de football en 1998)⁵ ou d'un personnage-clé (la joueuse de tennis Suzanne Lenglen)⁶, reste un moyen de se référer à un passé commun. Elle déplace le regard de l'objet lui-même vers ce qu'il contribue à modifier dans le présent et participe largement à la construction d'un sentiment d'identité et de continuité, transmissible de génération en génération. L'enjeu de cette étude est donc d'identifier de quelle façon des championnes, comme les sœurs Goitschel, ont pu « intégrer » le patrimoine sportif français, notamment grâce au concours de certains écrivains légitimés du journal *L'Équipe*. En partant du principe que la plume de ces hommes de lettres apporte une plus-value émotionnelle, lyrique voire légendaire, il convient d'analyser les discours de ceux qui, tel Antoine Blondin, ont fait des sœurs Goitschel un « nom qui sonne comme une parole »⁷. Marielle et Christine Goitschel, qui entament leurs carrières de skieuses alpines aux prémices des « années

1 Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *Les Sœurs Goitschel : les étoiles des neiges*, Paris, Éditions Jacob-Duvernet, 2008, p. 118.

2 Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, PUF, 1950.

3 Yvan Gastaut, *Le Sport comme patrimoine*, communication présentée aux « Rencontres autour du patrimoine sportif et de la mémoire du sport », Musée National du Sport, Université Nice Sophia Antipolis, 2015.

4 Dick Fosbury, athlète américain réalisa pour la première fois un saut en hauteur avec cette technique dorsale lors des J.O. de Mexico en 1968. Depuis elle porte son nom et constitue la technique de saut la plus efficace.

5 Des expressions marquantes (« Et un, et deux, et trois ... Zéro »), des chansons (Gloria Gaynor « I will survive ») et de nombreux souvenirs restent associés à cet événement dans la mémoire des Français.

6 Un court de tennis lui est dédié à Roland Garros afin d'honorer sa mémoire.

7 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 216.

d'or » du ski français⁸, marquent rapidement les esprits. Comment les médias, et plus précisément, les écrivains-journalistes du journal *L'Équipe* ont-ils rendu légendaire cette sororité ? Par quels procédés ont-ils contribué à inscrire leur histoire dans la mémoire collective et à « patrimonialiser » le nom « Goitschel » ? Sur le plan méthodologique, il a été nécessaire de recenser et classer tous les articles signés par les écrivains dans *L'Équipe* entre 1962 et 1968, période-clé de la carrière sportive des sœurs Goitschel. À partir de là, tout en restituant la place du journal dans le paysage des médias des années 1960 pour comprendre l'impact que ce dernier a pu avoir sur les représentations collectives françaises, il a été possible d'analyser leur « plume-value »⁹ dans la fabrique journalistique de ces skieuses.

1/ Le journal *L'Équipe* : un média incontournable

À la Libération, alors que la presse française se modernise et se diversifie, le grand reportage et la photographie font les beaux jours de l'information¹⁰. Dans ce contexte, Jacques Goddet, fils du co-fondateur de *L'Auto* et ancien directeur du journal, recrée le nouveau quotidien sportif *L'Équipe* en 1946, le voulant héritier des valeurs transmises par le journal de son père. Il ranime le Tour de France dès l'année suivante en vue d'asseoir la position du journal au centre de la presse.

Pourtant, l'arrivée progressive de la télévision menace l'hégémonie de la presse papier. En faisant perdre la main sur l'information d'actualité aux journaux quotidiens, cette rivalité nouvelle constitue un tournant dans l'histoire des médias. Le journal *L'Équipe* doit alors user de subterfuges et stratégies de vente pour maintenir son statut de « seul quotidien du sport et de l'automobile »¹¹. Dès 1947, Jacques Goddet, assure le renouveau de son journal en fusionnant avec *L'Élan*. Cette fusion lui permet de marginaliser le troisième quotidien sportif concurrent, *Le Sport*¹², ainsi que son épreuve cycliste, concurrente directe de celle de *L'Équipe* en 1946¹³. Le quotidien devient rapidement l'incontournable de la presse sportive comme le montrent Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet : « En 1947, il ranime le Tour de France, dès l'année suivante, *L'Équipe* est en

8 Fortuné Di Ruzza et Bernard Gerbier, *Ski en crise : essai sur l'économie du sport*, Saint-Martin d'Hères, Presses Universitaires de Grenoble, 1977, p. 9.

9 Thomas Bauer, « *L'Équipe* dans les années 1950 : la plume-value de l'écrivain comme ligne éditoriale », in Jean Cléder et Gaëlle Debeaux, *Mots et images de sport : le corps en représentation*, Paris, Éditions François Bourin, 2019.

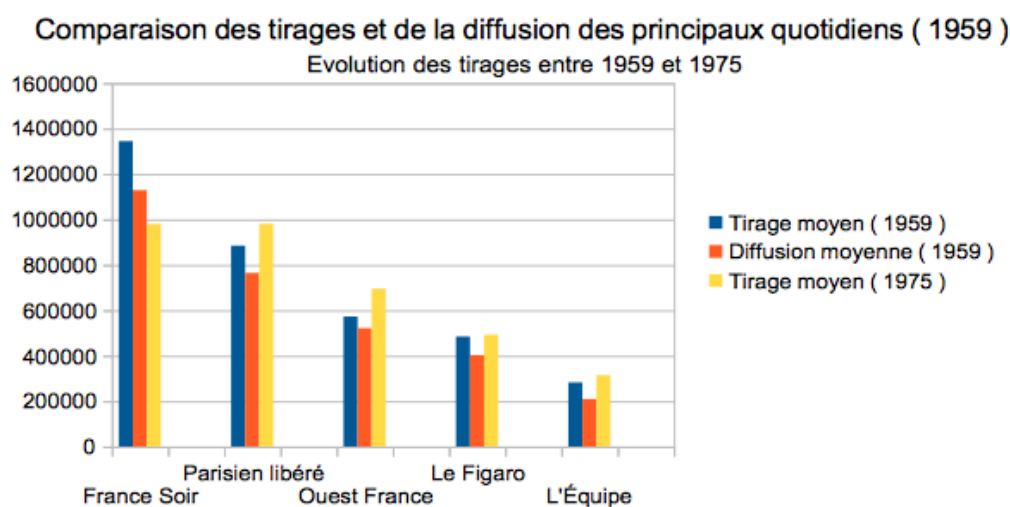
10 Patrick Eveno, *Histoire de la Presse française : de Théophraste Renaudot à la révolution numérique*, Paris, Flammarion, 2012, p. 186.

11 *Annuaire de la Presse et de la publicité*, Paris, Imprimerie Firmin Didot, 1962, p. 770.

12 Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet, *Histoire de la presse en France, XXème – XXIème siècle*, Malakoff, Armand Colin, 2016, p. 163.

13 Gilles Montéreal, « *L'Équipe* : médiateur et producteur de spectacle sportif (1946-1967) », *Le Temps des médias*, 2007/2, n° 9, p. 108.

situation de monopole »¹⁴. Le journal possède le plus fort tirage et la plus forte vente « de tous les journaux du sport »¹⁵. S'il possède le monopole dans le secteur de la presse sportive, il arrive également en 11^e position sur l'ensemble de la presse quotidienne¹⁶ en 1959 (tous quotidiens confondus, qu'il s'agisse de la presse nationale ou régionale, généraliste ou spécialisée) ; ce qui montre l'importance qu'il revêt dans le paysage médiatique français. Avec un tirage moyen quotidien de 282 000 (pour une diffusion de 209 000), contre un tirage dépassant le million pour *France Soir*. Le tableau ci-dessous¹⁷ permet de mesurer l'impact du journal par rapport aux deux premiers quotidiens nationaux (*France Soir* et *Le Parisien libéré*) et au premier quotidien régional (*Ouest France*) avant et après les années 1960.



Si sa suprématie sur la presse sportive est incontestable, *L'Équipe* est aussi un incontournable de la presse écrite française. Et, bien que la télévision commence petit à petit à s'installer dans les foyers¹⁸, elle n'occulte pas la place de la presse papier à la fin des années 1950. L'effet « TV » ne connaît un réel essor qu'au tournant des années 1960. Les événements tourmentés¹⁹ de la constitution de la V^e République permettent aux journaux de continuer à se vendre, faisant prospérer un peu plus encore l'ère de la presse écrite. Grâce aux habiles stratégies de Jacques Goddet, le journal s'assure donc une place de choix dans le paysage de la presse et des médias français. Serge Laget²⁰ irait même jusqu'à affirmer qu'il aurait « créé le sport français »²¹. Peut-être peut-on admettre que *L'Équipe* a contribué au développement du sport en Français et à son intégration progressive dans les références

14 Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet, *op.cit.*, p. 163.

15 *Annuaire de la Presse et de la publicité*, Paris, Imprimerie Firmin Didot, 1962, p. 770, 1964, p. 760, 1965, p. 692.

16 Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet, *op.cit.*, p. 159.

17 Données issues des *Annuaire de la Presse*, Paris, Imprimerie Firmin Didot, 1959 et 1975.

18 10 % des foyers français sont équipés d'une télévision en 1958. Donnée issue de l'article d'Isabelle Gaillard (« Télévision et chronologies », *Hypothèses*, 2004/1, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2003, p. 172).

19 Contexte de guerre avec la guerre d'Algérie et retour au pouvoir du Général de Gaulle.

20 Serge Laget est l'ex-archiviste en chef du journal.

21 Propos de Serge Laget repris par David Garcia, *La Face cachée de L'Équipe*, Paris, Éditions Danger public, 2008, p. 39.

culturelles des Français. En ce sens, le journal aurait œuvré de façon plus ou moins indirecte à la construction d'un héritage sportif, d'un « bien commun » à transmettre »²².

Des enjeux économiques incitent rapidement Jacques Goddet à créer des événements en vue d'augmenter les ventes lors des périodes les plus creuses. Les spectacles sportifs ramènent des plus-values économiques par la vente de tickets et permettent de faire vendre plus de journaux sur le numéro du lendemain, touchant ainsi une part plus large de la population française. Le double enjeu est donc conséquent. Ainsi est créée la Coupe d'Europe de Football en 1955. Les matchs sont stratégiquement placés afin d'augmenter les tirages des mercredis et jeudis. Dans la même optique, une Coupe du Monde de ski, sous l'impulsion de Serge Lang²³, est créée en 1966 afin d'occuper les longs mois d'hiver du journal²⁴. Les excellents résultats des Français aux championnats du monde de Portillo²⁵ de cette année augurent de belles perspectives. Les gros titres et les unes agrémentés de photographies sont alors multipliés²⁶. Le journal va même jusqu'à récompenser à trois reprises des skieurs alpins par un « Trophée des champions »²⁷ (Guy Perillat en 1961, Marielle et Christine Goitschel en 1964 et Jean Claude Killy en 1968). La volonté de mettre en lumière les résultats de ces skieurs français est donc évidente.

Au-delà de la croissance économique du quotidien sportif, un deuxième paramètre est à prendre en compte pour saisir l'intérêt de la création de cette nouvelle compétition : la progression du pouvoir d'achat des classes moyennes²⁸. L'accès à la consommation de masse et aux loisirs, notamment aux sports d'hiver, favorise le développement des stations de ski en haute altitude. La société française suit alors de plus en plus près les résultats de cette génération exceptionnelle de skieurs. Et, même si l'on ne peut considérer que les sports d'hiver n'ont jamais fait véritablement exploser les ventes du quotidien – comme l'aurait fait un Jacques Anquetil à la même époque – il est certain qu'un effort est notable. Les semaines couvrant les Jeux olympiques de Grenoble atteignent alors un tirage de 380 698 exemplaires²⁹ contre 297 618³⁰ l'année précédente. Incontestablement, les grands événements augmentent de façon évidente la diffusion du journal et intéressent également la population française dans son ensemble. Le choix de la mise en avant de certains noms par la rédaction du journal participe à la célébrité des sportifs, comme c'est le cas dans les années 1960 pour Jean-Claude Killy et, bien évidemment, Marielle et Christine Goitschel.

22 Yvan Gastaut, « Le sport comme patrimoine », *op.cit.*

23 Journaliste à *L'Équipe* et spécialiste de la rubrique des sports d'hiver.

24 Gilles Montérémal, *op.cit.*, p. 107.

25 Les Français ramenèrent 16 médailles sur les 24 distribuées.

26 Gilles Montérémal, *op.cit.*, p. 117.

27 Décerné lors du dernier numéro de décembre, ce trophée récompense le meilleur sportif de l'année.

28 Voir Serge Berstein, *La France de l'expansion, La République gaullienne, 1958-1969*, Paris, Editions du Seuil, 1989, p. 209.

29 Semaine du 19 au 24 février 1968, Archives Nationales 19850667, article 8.

30 Semaine du 13 au 18 février 1967, Archives Nationales, 19810123, article 32.

Pourtant, il semblerait naïf de penser que la seule mention de leur nom suffit à les inscrire dans la mémoire des Français. Si Christine et Marielle Goitschel restent toutes les deux de grandes championnes olympiques, c'est pour beaucoup le nom de Marielle avant celui de Christine qui sonne comme une évidence. Les deux sœurs entament ensemble leurs carrières au début de l'âge d'or du ski français³¹. Rapidement repérées par l'œil attentif d'Honoré Bonnet³², elles intègrent l'équipe de France dès la saison 1959-1960. Et le tandem a déjà tout pour plaire au public : le franc-parler de l'intrépide Marielle contraste avec la sagesse et la réserve de sa sœur. Il ne manque que les titres qui ne tardent pas à arriver dès les championnats du monde de 1962 où Marielle remporte le combiné pour projeter le nom « Goitschel » sur le devant de la scène. Les sœurs savent ensuite tirer parti du lien qui les unit aujourd'hui encore, jusqu'à rafler un double « doublé » aux Jeux olympiques d'Innsbruck en 1964. Ces victoires leur valent le titre de *championnes des champions* de l'année, titre décerné par le quotidien mais aussi la distinction politique de l'ordre du Mérite. Dans les deux cas, elles sont les premières femmes et premières sportives décorées par ces récompenses. Charismatiques, complémentaires et légendaires, on ne saurait justement mentionner l'une sans penser à l'autre.

L'héritage transmis dans le cœur des Français et l'imaginaire collectif (que l'on entend ici comme les traces qui restent dans la mémoire collective)³³ semble toutefois privilégier Marielle à sa sœur. Il est aisé de constater que, pour beaucoup³⁴, le trophée des champions de 1964 récompenserait uniquement Marielle. Alors que la Une du journal du 30 décembre 1964, illustré d'un portrait des deux sœurs, mentionne que « Les sœurs de l'année championnes des champions ». Nous pouvons également lire ces propos explicites : « Jamais vu, deux femmes en tête du classement » ; ou encore ceux-ci : « Il était très difficile de séparer dans un palmarès celles qui sont suffisamment inséparables sur les pistes de ski pour avoir chacune ramené des Jeux d'Innsbruck une médaille d'or et une d'argent »³⁵. Comment expliquer cette prédominance de Marielle dans l'esprit des Français ? Un premier élément de réponse vient très certainement de son caractère provocateur et de son audace légendaire. Celle qui possède, selon Honoré Bonnet, « un franc-parler déconcertant »³⁶, n'a jamais hésité à manipuler les médias afin de servir ses propres intérêts ou soutenir diverses causes, politiques notamment³⁷. Elle va même jusqu'à déclarer à la *presse people* de fausses fiançailles avec Jean-Claude

31 L'âge d'or du ski français correspond aux années 1960 ayant connu une équipe de France sur le devant de la scène internationale et entraînée par Honoré Bonnet. Cette génération reste la meilleure connue par les Français. Voir Fortuné Di Ruzza et Bernard Gerbier, *Ski en crise : essai sur l'économie du sport*, Saint-Martin d'Hères, Presses Universitaires de Grenoble, 1977, p. 9.

32 Entraîneur de l'équipe de France de 1959 à 1968, « Monsieur Bonnet » comme il aime se faire appeler, couvre la période dorée du ski alpin français.

33 Gardons à l'esprit que l'imaginaire collectif peut varier selon le groupe social étudié. Trois groupes sont notamment à distinguer ici : la société française dans la globalité, les sportifs au sens large et le public féminin.

34 Gilles Montéréal, *op.cit.*, p. 117.

35 *L'Équipe*, 30 décembre 1964.

36 Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *op.cit.*, p. 56.

37 Marielle Goitschel est connue pour être une fervente défenseuse de la politique du Général de Gaulle et de Georges Pompidou. Elle participe à de nombreux meetings et événements (comme par exemple les meetings électoraux de l'UDR

Killy, quelques minutes après sa première victoire olympique de 1964, afin de couvrir les rumeurs indiscretes concernant la vie privée de Christine et de son entraîneur, Jean Béranger. De même, sa proximité avec la vie politique lui amène très certainement une notoriété nouvelle, pouvant expliquer sa présence plus importante dans l'imaginaire collectif. Un deuxième élément de réponse, sans doute plus légitime, vient de la qualité de son ski, agressif et technique. Nombreux sont ceux qui s'accordent à lui attribuer le meilleur style de la décennie, à l'image de Léo Lacroix³⁸ : « C'est la première fille que j'ai vu skier comme un garçon, précise-t-il. Elle avait notre reprise de carres »³⁹. Michel Clare, son fidèle ami⁴⁰, ne manque pas non plus de vanter sa technique : « Fille robuste (1m 70, 65 kg) [...] elle possède un sens de la réplique que l'on n'accorde généralement pas au sexe faible... faible du moins quand on ne l'a pas vue sur les skis »⁴¹. En bref, tous les plus grands spécialistes lui reconnaissent des qualités qui font d'elle « sans conteste, la plus grande skieuse française des années 1960, et peut être de tous les temps »⁴². Notons que tous s'accordent sur la proximité de son ski avec celui des hommes. Peut-être est-ce là le véritable atout de Marielle Goitschel : celui d'avoir permis aux skieuses de produire un ski à la hauteur de celui des hommes et de faire du « ski, le seul sport ou ... enfin... les femmes pourront se mesurer avec les hommes en ayant les mêmes chances de triompher et même de les battre sur leurs propres terrains »⁴³. Enfin, un dernier élément de réponse à prendre en compte est celui de différence de médiatisation entre Marielle et Christine. Sur les 225 numéros du quotidien sportif *L'Équipe* comportant un ou plusieurs articles sur les sœurs recensés entre 1962 et 1968, 168 mentionnent seulement le nom de Marielle sans parler de sa sœur, soit 75 % des numéros. La majorité des autres mentionnent « Les sœurs Goitschel » mais très peu consacrent un article principalement au nom de Christine Goitschel. Et lorsque cela se fait, le caractère inattendu est mis en avant (« Christine Goitschel reprend son droit d'ainesse, elle bat Marielle ! »)⁴⁴ ou le sujet traite d'autre chose que de ski (exemple au moment de ses fiançailles)⁴⁵. Dès lors, il semble que le journal *L'Équipe* a joué un rôle dans la différence de traitement et de construction mémorielle entre Marielle et Christine Goitschel.

le 20 juin 1968) et n'hésite pas à clamer haut et fort son soutien au Général de Gaulle.

38 Skieur alpin membre de l'équipe de France dans les années 1960.

39 Léo Lacroix à propos de Marielle, dans Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *op.cit.*, p. 136.

40 Chroniqueur à la rubrique « sports d'hiver » pour *L'Équipe*, il a suivi l'ensemble de la carrière des sœurs Goitschel. Au fil des articles et des années, ils sont devenus de bons amis.

41 Michel Clare, *Le Ski*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 1962, p. 138.

42 Guido Oddo, *Le Ski : histoire et technique*, Paris, Atlas, 1977, p. 112.

43 Cécile Ottogalli-Mazzacavallo, Sandrine Jamain-Samson, Natalia Bazoge, « “Avec des exemples nous ferons des adeptes”. Regard d'un journal féminin Ève sur les sportives (1920-1939) », dans Michaël Attali, *Sports et Médias (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Atlantica, 2010, p. 730.

44 *L'Équipe*, 6 janvier 1964, p. 5.

45 Voir « L'entraîneur des sœurs Goitschel meilleur moniteur... Jean Béranger se fiancera en mai ou juin avec Christine », *L'Équipe*, 6 avril 1964.

2/ Construction de l'héritage des sœurs Goitschel : le rôle des écrivains-journalistes

Quels sont ceux qui, parmi les rédacteurs du journal, ont eu l'occasion de façon exceptionnelle ou récurrente de suivre les sœurs Goitschel ? Force est de constater que si la grande majorité des articles est signé par les spécialistes des sports d'hiver signent⁴⁶, les autres sont l'œuvre d'écrivains légitimés comme Guy Lagorce, Fernand Albaret ou Antoine Blondin. Cela interpelle sur le rôle joué par ces hommes de lettres, ces « écrivains-journalistes » sportifs pour paraphraser le concept utilisé par François Mauriac⁴⁷.

Mais, qu'est-ce qu'un écrivain-journaliste ? La conciliation de ces deux étiquettes reste pour le moins surprenante. Si le journaliste est en charge de l'actualité et de l'immédiat, l'écrivain a « tout le loisir et le temps de reconstruire le monde selon les lois de la fiction »⁴⁸. Contrairement à l'écrivain, le journaliste doit s'ancrer dans le réel et dans l'actualité ; or, comme l'explique François Mauriac, le réel « tue l'imaginaire »⁴⁹. Chacun de ces « animaux très bizarres »⁵⁰ semble avoir son propre parcours : alors que certains sont contraints de faire des lignes dans la presse afin de gagner leur vie⁵¹, car ils ont « des enfants à élever et des idées à défendre »⁵², d'autres construisent leur notoriété en jonglant d'un métier à l'autre. C'est notamment le cas d'Antoine Blondin qui s'est inspiré du « Bloc note » de François Mauriac dans *L'Express* pour concevoir ses chroniques⁵³ avant d'obtenir le Graal : l'étiquette écrivain « sportif ». Dans les deux cas, pour mériter ce titre d'écrivain-journaliste, précise Jean Touzot, « il ne suffit pas de donner de temps à autre un article à un journal ou d'accorder un entretien entre deux romans. Il faut se sentir une responsabilité devant l'opinion, comme en vertu d'un contrat qui impliquerait régularité et durée »⁵⁴. La gestion de ce double statut semble donc être pour le moins délicate.

Au regard des articles répertoriés à propos des sœurs Goitschel, entre 1962 et 1968, seuls trois

46 Notamment Serge Lang, qui est le fondateur de la coupe du monde de ski en 1966, et Michel Clare, journaliste puis rédacteur en chef du journal *L'Équipe*. Ce dernier fut récompensé en 2007 par le Prix de la carrière décerné par l'Association des Écrivains Sportifs.

47 Le premier à avoir introduit le terme sans l'élément de coordination « et » entre écrivain et journaliste est François Mauriac, dans son article « L'écrivain journaliste », *Le Figaro*, supplément gratuit, 16 novembre 1966, p. 7.

48 Jean Touzot, « Portrait d'un "animal très bizarre" : l'écrivain journaliste », dans *L'Écrivain journaliste*, Paris, Éditions Klincksieck, 1998, p. 10.

49 Repris par Jean Touzot, *op.cit.*, p. 22.

50 *Ibid.*, p. 9.

51 Roland Dorgeles explique que dans sa génération d'écrivains, tous ont été obligés d'exercer un autre métier (cf *Le Figaro*, supplément littéraire, 16 septembre 1922) : « C'est ainsi qu'à Paris Journal, j'eus pour camarades, faisant des lignes comme moi, Apollinaire, Salmon, Alain-Fournier. Ce gagne-pain ne nuit à aucun, il fut même pour plusieurs un excellent apprentissage ». Repris ici par Jean Touzot, *Ibid.*, p. 11.

52 François Mauriac, « L'écrivain journaliste », *Le Figaro*, supplément gratuit, 16 novembre 1966, p. 7.

53 Alain Cresciucci, « Antoine Blondin, écrivain du sport », dans *L'Écrivain journaliste*, Paris, Éditions Klincksieck, 1998, p. 231.

54 Jean Touzot, *op.cit.*, p. 10.

écrivains-journalistes sportifs sont associés. Le premier est Guy Lagorce, le champion devenu écrivain. Cet ancien athlète international⁵⁵ est d'abord journaliste à *L'Équipe* dans les années 1960 avant de devenir rédacteur en chef pour *France Soir* et *Le Figaro*. Il remportera entre autres le Prix de la Maison de la Presse et le Grand Prix de la littérature sportive pour son ouvrage *Les Héroïques*⁵⁶. Le deuxième est Fernand Albaret, ce « décathlonien de l'écriture »⁵⁷ fut recruté à *L'Équipe* dès sa création en 1946, lorsqu'ils étaient seulement six journalistes. Il fut d'ailleurs le premier « reporter » du journal. Enfin le dernier, et non des moindres, est Antoine Blondin. L'auteur de la « Semaine buissonnière », chronique qu'il commence à rédiger dès son arrivée au journal en 1954, recevra le Grand Prix de l'Académie française en 1979 ou encore le prix de la Fondation Pierre-Ier-de-Monaco en 1971 pour l'ensemble de son œuvre. Ainsi, celui qui clame volontiers « ne pas aimer écrire »⁵⁸, homme plein de contradictions et amateur du spectacle sportif dans toutes ses dimensions, entraîne avec lui, au fil de ses chroniques, bon nombre de lecteurs. Beaucoup de journalistes lui reconnaissent d'ailleurs « d'avoir élevé le genre de la chronique sportive jusqu'à des altitudes que mêmes les plus téméraires des champions rechignent à fréquenter »⁵⁹. Blondin contribue largement à apporter au journal, ainsi qu'à la presse sportive en général, « ses lettres de noblesse »⁶⁰. « Excentrique, joueur, fantaisiste », il séduit en renouvelant le genre.

Pour Jacques Goddet l'intervention de ces hommes de lettres semble évidente. Dès la mise en place du journal, il reprit la politique éditoriale d'Henri Desgrange⁶¹ qui consistait à recourir aux écrivains reconnus pour apporter une « richesse littéraire au journal et à la chose sportive », bref une « plume-value » comme l'a qualifié Thomas Bauer⁶². En effet, leur originalité dans le traitement de l'information sportive permet d'apporter un regard décalé par rapport à ceux des traditionnels et réguliers journalistes, notamment en donnant une dimension épique à l'événement sportif ou en faisant ressortir le caractère éphémère et exceptionnel du sport. On note par exemple une utilisation plus importante des superlatifs et une surenchère des valeurs du sport. Cette perspective conduit Alain Cresciucci, le spécialiste d'Antoine Blondin, à dire que « l'originalité essentielle de ses articles est d'affirmer la grandeur du sport sans verser dans l'outrance »⁶³. Il n'est pas étonnant que Jacques Goddet se vante de posséder des écrivains lauréats de prix littéraires⁶⁴. De même, il ressent de

55 Guy Lagorce est un ancien sprinter de l'équipe de France.

56 Guy Lagorce, *Les Héroïques*, Paris, Éditions Julliard, 1980. Ce livre constitue un recueil de treize récits.

57 Qualifié ainsi par Antoine Blondin. Cité par Sébastien Viguie.

<https://www.ladepeche.fr/article/2002/11/07/110229-fernand-albaret-decathlonien-ecriture-plume-or.html>

58 Préface de Patrice Delbourg, dans le livre de Benoît Heimermann, *Antoine Blondin : le muscle et la plume*, Paris, Éditions *L'Équipe*, 2011, p. 6.

59 Benoît Heimermann, « Dernier tour de piste », p. 14, dans le livre de Benoît Heimermann, *Antoine Blondin, op.cit.*

60 Thomas Bauer, *op.cit.*

61 Co-fondateur avec Victor Goddet du journal *L'Auto*, ancêtre du journal actuel *L'Équipe*.

62 Thomas Bauer, *op.cit.*, p. 2.

63 Alain Cresciucci, « Antoine Blondin, écrivain du sport », dans *L'Écrivain journaliste*, Paris, Klincksieck, 1998, p. 236.

64 Jacques Goddet, *L'Équipée Belle*, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 166. Il revient notamment sur Jean Portelle (lauréat

l'amertume lorsqu'il doit de séparer de l'un d'entre eux, à l'image de Guy Lagorce qui quittera *L'Équipe* pour *France Soir* et *Le Figaro*, avant de devenir rédacteur en chef de *L'Express*. Ces auteurs sont si précieux à ses yeux qu'il n'hésite pas à affirmer « combien *L'Équipe* est une excellente école d'écriture »⁶⁵ ; allant même jusqu'à clamer que « Guy Lagorce a peut-être eu tort de le quitter prématurément »⁶⁶.

Sur les 225 numéros répertoriés entre 1962 et 1968 où il est question des sœurs Goitschel, cinq articles seulement ont été signés par ces hommes de lettres, soit à peine 2 % des articles. Pourtant, ils ont eu une importance capitale – au regard leur mise en scène dans le journal. C'est sans doute pourquoi les sœurs ont retenu dans leur ouvrage – où est présenté un recueil des articles de presse⁶⁷ – un écrit d'Antoine Blondin évoquant la victoire de Marielle en slalom aux Jeux olympiques de Grenoble en 1968 ; celui-ci est placé entre un papier de Michel Clare et un autre de Jacques Goddet. La sélection des articles, voulue par les intéressées comme un panorama de leur carrière, témoigne de trois paramètres importants. Premièrement, ce recueil met l'accent sur certaines victoires afin de les promouvoir en tant que moments importants du sport français⁶⁸. Deuxièmement, il montre une volonté de remercier les chroniqueurs ayant suivi et relayé l'ensemble de leurs carrières, à l'image de Serge Lang ou Michel Clare qui connaissent personnellement les sœurs et qui ont suivi le circuit hivernal durant de nombreuses années. Leurs articles témoignent de la vision d'un ami proche de Marielle et Christine Goitschel. Et cela fait toute la différence. Nous pouvons lire par exemple dans leur biographie : « Le journaliste Michel Clare a particulièrement marqué notre mémoire et celle de l'ensemble des skieurs de l'équipe de France à l'époque d'Honoré Bonnet. Nous n'avons jamais oublié sa modestie, lui qui a, sans aucun doute, écrit les plus belles pages sur notre aventure commune [...] »⁶⁹. Lors de ses obsèques, Marielle lui adressera d'ailleurs un ultime message en signe de reconnaissance. Tout en le qualifiant de « prince de l'écriture », elle n'omettra pas de rappeler le romantisme de ses chroniques : « [...] pour le comprendre, il fallait le vivre avec nous, voir les vraies championnes qui se cachaient derrière le paravent de la célébrité, en un mot aimer, ce qu'aujourd'hui le journaliste moderne ne fait qu'effleurer... audience oblige »⁷⁰. Troisièmement, le choix des articles sélectionnés pour ce recueil témoigne de la fierté de Marielle d'avoir un jour inspiré la plume

du Prix Interallié).

65 *Ibid.*

66 *Ibid.*

67 Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *op.cit.*, p. 208.

68 Comme par exemple la victoire de Marielle du 13 février 1968 lors des Jeux olympiques de Grenoble. Christine, championne olympique en titre en slalom spécial ne fut pas sélectionnée pour les Jeux olympiques de Grenoble en 1968, elle n'eut pas donc pas l'opportunité de défendre son titre. Marielle, n'ayant jusqu'à ce jour jamais remporté de victoire dans cette discipline lors des épreuves majeures, se chargea de venger sa sœur en remportant le titre afin que la victoire en slalom spécial reste une affaire de Goitschel. De nos jours, le champion olympique en titre est directement qualifié afin d'avoir la possibilité de conserver sa médaille. Cette injustice rend la victoire de Marielle d'autant plus importante et émouvante. Sur les dix-sept articles recensés, trois traitent de cette course.

69 Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *op.cit.*, p. 179.

70 *Ibid.*, p. 180.

d'Antoine Blondin. La dernière phrase de Marielle lors de ce discours est suggestive à cet égard : « Dis bonjour là-haut à M. Bonnet de la part de ses “mignonnes” et, quand tu verras Antoine Blondin, bois un coup avec lui à notre santé, en attendant que je vienne trinquer avec vous »⁷¹. Marielle fait désormais partie du petit lot des privilégiés ayant eu cet honneur et tient à souligner cela en marquant sa proximité avec l'écrivain ; qui est d'ailleurs très certainement enjolivée ici, car aucun écrit ou aucune biographie ne mentionne une quelconque amitié entre la skieuse et l'écrivain, comme ce peut être le cas avec Jacques Anquetil par exemple. Reste donc la mise en évidence, à travers le choix des articles figurant dans la biographie des sœurs, d'une concurrence entre « la plume » et « le cœur », entre ceux qui ont marqué leur légende en les gratifiant de leurs écrits et ceux qui connaissent véritablement les sœurs Goitschel. Pourtant, il semble qu'ils aient dans les deux cas, chacun à leur manière, largement participé à construire le « mythe Goitschel ».

En étudiant de plus près les dates auxquelles sont publiés les articles signés par les écrivains-journalistes sportifs à propos des sœurs Goitschel, il est aisé de constater qu'ils coïncident avec leurs victoires les plus emblématiques. Les écrits sont stratégiquement placés en 1964, 1966 et 1968, années respectives des Jeux olympiques d'Innsbruck, des championnats du monde de Portillo et des Jeux olympiques de Grenoble. Le premier article de 1964 consacre les « doublés » des sœurs en slalom géant et slalom spécial⁷². Le caractère historique de ces victoires est alors souligné par un article de Fernand Albaret dans la chronique « Boule de neige ». L'année 1966 correspond aux championnats du monde de Portillo, qui ont fait briller l'équipe d'Honoré Bonnet en ramenant seize médailles, dont trois titres pour Marielle⁷³. Toujours selon le principe de la « plume-value », la rédaction marque l'importance de ces victoires par un article signé de Fernand Albaret. Mais la véritable consécration pour Marielle a lieu lors des Jeux olympiques de Grenoble, en 1968. En effet, sa victoire en slalom spécial le 13 février 1968 fait l'objet de deux articles signés Guy Lagorce et Antoine Blondin. Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? Peut-être parce qu'il s'agit de conserver la médaille familiale en succédant au palmarès à sa sœur⁷⁴, ou encore parce qu'il s'agit de la dernière course de Marielle. En réalité, peu importent les raisons qui décident la rédaction de *L'Équipe* à inonder le numéro du lendemain de gros titres, de photographies et de grands noms. Le pari de créer une légende sportive est réussi. Parmi les cinq catégories de rôles joués par ces hommes de lettres, comme les a défini Thomas Bauer, le premier vise à rassembler des réactions et des témoignages relatifs à un événement ou à un champion⁷⁵, comme c'est le cas ici dans ce numéro du 14 février 1968. Soulignons

71 *Ibid.*

72 Le 1er février 1964, Christine Goitschel devient championne olympique de slalom spécial, devant sa sœur Marielle, médaillée d'argent. Deux jours plus tard, le 3 février 1964, ce sera Marielle qui remportera la médaille d'or sur le slalom géant, devant Christine, alors en argent. Ce double doublé historique participe largement à la construction du mythe des sœurs Goitschel.

73 Elle remporte la descente, le géant et le combiné mais s'incline à nouveau en slalom derrière Annie Famose.

74 Voir plus haut à propos de cette victoire.

75 Thomas Bauer, *op.cit.*

que l'article d'Antoine Blondin figurant dans ce numéro⁷⁶, « L'annonce faite à Marielle », est rédigé dans le cadre de sa chronique quotidienne durant toute la période des Jeux olympiques de Grenoble. Cet article correspond alors également au cinquième rôle : celui d'accompagner un événement pendant plusieurs jours⁷⁷ (et notamment les événements créés par le journal). Ainsi, ils amènent passion et lyrisme tout en rendant légendaires⁷⁸ ceux qui en sont les heureux élus. En cela, ils contribuent à leur mesure à faire entrer dans la mémoire collective certaines victoires, comme certains sportifs et participent à la construction d'un héritage sportif transmissible de génération en génération.

3/ La mémoire des sœurs Goitschel : une sororité équilibrée ?

Par l'empreinte qu'ils peuvent laisser dans la mémoire collective, ces auteurs ont la lourde responsabilité du choix des mots et du portrait qu'ils dressent. En dessinant les facettes d'un sportif ou d'une sportive qui entrera dans les représentations sociales, ils deviennent les artisans de son héritage. Dans le cas présent, quelle mémoire des deux sœurs ont-ils façonné et légué ?

Caractérielle et sensible, c'est ce qui semble caractériser Marielle. Tout en décrivant l'évolution du personnage et sa prise de maturité au fil des années, les écrivains-journalistes mettent en évidence « une sacrée championne et aussi une sacrée jeune fille »⁷⁹. On note combien sa progression est perceptible au travers des années. En 1964, Fernand Albaret la qualifie de « belle descendante de gauloise »⁸⁰ en narrant la façon presque insolente dont elle avait interpellé le secrétaire d'État Maurice Herzog⁸¹ à propos d'une carte postale à laquelle il n'aurait jamais donné suite. Avec bienveillance, il met en avant au fil de cet article le naturel qui la caractérise mais aussi son audace. Deux ans plus tard, en 1966, ce même auteur revient sur la réception ayant eu lieu à l'Élysée en l'honneur des médaillés de Portillo. Mais il ne manque pas de faire remarquer « qu'il lui faudra encore pas mal d'années pour corseter sa riche nature »⁸². En janvier 1968, c'est au tour de Guy Lagorce de raconter les exploits de Marielle. Dès ses premières lignes, il revient sur sa « double solidité physique et morale »⁸³ et insiste sur cet aspect : « solidité : c'est le mot qui, croyons-nous, est devenu le meilleur pour qualifier la Marielle de 1968 »⁸⁴. Celle qui selon lui n'est « la femme ni des demi-mesures, ni des demi-mots »⁸⁵ semble avoir appris, depuis sa première victoire internationale de 1962, à « démêler

76 *L'Équipe*, 14 février 1968, p. 5.

77 Thomas Bauer, *op.cit.*

78 *Ibid.*

79 *L'Équipe*, 8 janvier 1968, p. 10.

80 *L'Équipe*, 3 février 1964, p. 11.

81 Fernand Albaret va même jusqu'à qualifier cette réponse de Marielle comme le « plus beau moment » de cette victoire.

82 *L'Équipe*, 30 septembre 1966, p. 2.

83 *L'Équipe*, 8 janvier 1968, p. 10.

84 *Ibid.*

85 *Ibid.*

l'écheveau à partir duquel se tisse sa personnalité »⁸⁶. L'adolescente de seize ans est désormais devenue une icône du ski français défendant ses idées et ses partis-pris, toujours avec la même assurance mais avec des mots plus appropriés. Ces auteurs évoquent effectivement la vie politique de la skieuse. Guy Lagorce⁸⁷ par exemple, lors de la victoire de Marielle du 13 février 1968, propose un texte consciemment accompagné par une photographie la représentant dans les bras de Georges Pompidou. Fernand Albaret⁸⁸ également, lors de la réception de l'Élysée en présence de Georges Pompidou, Missoffe, Dumas et Crespin, revient sur les éloges faites par la skieuse à leurs propos. Sa proximité avec la vie politique constitue une facette de la Marielle dont on garde le souvenir aujourd'hui.

Les titres des articles sont également révélateurs. « Sacrée Marielle »⁸⁹ ou « Bonjour Marielle »⁹⁰, par exemple, témoignent de sa popularité auprès des journalistes comme du grand public. Ils montrent également une autre perspective importante : aucun d'eux n'évoque sa sœur ; Christine. Elle est à peine mentionnée dans l'article de Fernand Albaret⁹¹ à propos de sa course aux Jeux olympiques d'Innsbruck. Elle avait pourtant signé le meilleur temps lors de la deuxième manche et fut vice-championne olympique de cette course derrière sa sœur. Elle avait également remporté la médaille d'or en slalom spécial deux jours auparavant. Mais aucune mention n'en est faite. Cette absence montre combien elle est effacée par le caractère de sa cadette et inhibée par son charisme. Elle devient une oubliée des écrivains alors que les journalistes réguliers n'omettent pas de lui rendre justice. C'est donc cela que la mémoire collective retiendra : le charisme et le caractère entier de Marielle mais aussi la réserve et l'absence de sa sœur. Bien qu'elles soient toutes les deux brillantes sur les skis, l'une sera davantage mise en lumière que son aînée (ce qui n'a jamais semblé lui déplaire). Chacune, faisant contrebalancer le caractère de l'autre, comme pour former un duo équilibré. Antoine Blondin confirme cette idée lorsqu'il signe son « Annonce faite à Marielle »⁹². C'est bien à Marielle qu'il adresse ses mots et non aux sœurs Goitschel. Tout en soulignant à son tour la belle évolution de la skieuse, il raconte combien son « regard adulte » contraste avec celui de « l'adolescente d'Innsbruck ». Puis il revient sur la « grande demoiselle de Portillo » et use de contradictions et de nostalgie pour lui rendre hommage. Il est ainsi possible de lire plusieurs phrases élogieuses comme celle-ci : « on n'enchaîne pas mieux le passé et l'avenir que l'a fait Marielle Goitschel à travers ces portes étroites ». On constate la nostalgie avec laquelle Antoine Blondin évoque une Marielle Goitschel « dans l'opulence de sa légende »⁹³, comme s'il savait par avance qu'il s'agit de sa dernière

86 *Ibid.*

87 *L'Équipe*, 14 février 1968, p. 5.

88 *L'Équipe*, 30 septembre 1966, p. 2.

89 *L'Équipe*, 3 février 1964, p. 11.

90 *L'Équipe*, 8 janvier 1968, p. 10.

91 *L'Équipe*, 3 février 1964, p. 11.

92 *L'Équipe*, 14 février 1968, p. 5.

93 *Ibid.*

course internationale. Celle qui « était un peu d'absente d'elle-même depuis quelques temps »⁹⁴ semble, au fil des lignes, déjà partie et regrettée. Et pour faire revivre cet ultime frisson, il emploie tous les superlatifs possibles à son propos et la qualifie de « prophétesse en son univers »⁹⁵ tout en soulignant son « allégresse naturelle ». Blondin a le souci du détail. Il raconte sans ménagement chaque chute ou chaque écart commis par ses rivales pour mettre un peu plus en lumière la symbolique de sa course et son aisance. En montrant la difficulté du tracé, il souligne de quelle façon sa maturité et sa rage lui permettent de « s'ouvrir un chemin avec l'assurance clinique d'un chirurgien et la grâce méticuleuse d'une ballerine qui a l'éternité devant elle ». En un mot, il « consacre » Marielle à travers cette victoire et en rappelant chacune de ses grandes courses précédentes, il situe sa mémoire au cœur des grands moments du sport français.

C'est donc ainsi que s'écrit le point final à propos des sœurs Goitschel : comme la dernière médaille remportée. Et quelle fin cette victoire du 13 février 1968. Elle est une rétrospective, un kaléidoscope d'instantanés partagés par les sœurs et la génération Bonnet. À l'image du dossard « 14 » figurant sur le pull de Marielle, chaque détail de cette course rappelle combien l'absence de sa sœur est regrettable et à quel point leurs carrières sont mémorables. Elle porte le même numéro que celui que portait Christine lors de sa victoire sur la même épreuve à Innsbruck quatre ans plus tôt. Concourant sous le dossard des médailles d'or⁹⁶, Marielle s'efforce de faire de cette course une « affaire de Goitschel »⁹⁷. Elle s'élance en quatorzième position derrière l'ouvreuse, qui n'est autre que sa sœur. Elle sort deuxième de la première manche avec huit centièmes de retard sur Judy Nagel et seulement quelques-uns d'avance sur le troisième temps, non classé : celui de Christine. Tout en reconnaissant la deuxième manche, Marielle en profite même pour lancer au Premier Ministre, alors présent dans les tribunes officielles : « Ne t'inquiète pas, tu l'auras ta Marseillaise ! »⁹⁸. Comme pour s'assurer de gagner avec son tempérament d'antan. Suite à sa victoire, elle expliquera que cette victoire lui plaît car elle a souvent terminé deuxième. « Cela dit, précisera-t-elle, ma joie n'est pas comparable à celle d'Innsbruck : à Innsbruck, il y avait Christine, c'était merveilleux, c'était le bonheur »⁹⁹. Sa sœur, pourtant maintes fois saluée pour la dignité avec laquelle elle avait agi, suite à sa non-sélection, ajoutera : « Certes, le titre restait à nous deux, mais j'avais quand même une petite pointe de déception d'avoir été écartée des Jeux »¹⁰⁰. Christine va même jusqu'à avouer : « Je ne pensais qu'à Marielle et j'espérais qu'elle allait venger la famille qui aurait tant aimé me voir défendre

94 *Ibid.*

95 *L'Équipe*, 14 février 1968, p. 5.

96 Pour l'anecdote, Jean-Claude Killy portait également le dossard 14 lors de sa victoire en descente aux Jeux olympiques de Grenoble.

97 *L'Équipe*, 14 février 1968, p. 5.

98 Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *op cit.*, p. 155.

99 *L'Équipe*, 14 février 1968, p.5.

100 Marielle Goitschel, Christine Goitschel et Henri Charpentier, *op cit.*, p. 157.

ma couronne »¹⁰¹. C'est ainsi que s'achève la carrière des deux sœurs Goitschel, sur la première et dernière victoire de Marielle en slalom spécial, discipline dans laquelle elle avait toujours été reléguée à la deuxième place.

La volonté du journal *L'Équipe* de marquer les esprits est perceptible. Jamais autant d'articles n'avaient été concentrés dans un même numéro à propos d'une de leurs victoires, même après leurs deux « doublés » d'Innsbruck. Au total, sept articles seront publiés dans le numéro du lendemain en plus d'une grande photographie en Une illustrée de l'équation suivante : « Marielle : classe + expérience = médaille d'or »¹⁰². Ils seront signés par les rédacteurs les plus prestigieux du journal : Jacques Goddet, Marcel Hansenne, Michel Clare, Guy Lagorce et Antoine Blondin. Comme pour réunir ici, au terme du parcours des sœurs Goitschel, la technique, l'émotion et le légendaire.

Conclusion

Grâce à la « plume-value »¹⁰³ des hommes de lettres dans le paysage sportif des années 1960, le journal *L'Équipe* a largement participé à l'inscription des sœurs Goitschel dans le patrimoine culturel immatériel français. Les lignes distillées dans ses colonnes par Guy Lagorce, Fernand Albaret et Antoine Blondin ont permis, à leur mesure, de faire de Marielle et Christine Goitschel, non seulement deux icônes du sport féminin mais aussi de fières représentantes d'une génération dorée du ski français. Toutefois, et bien que leurs articles soient mis en avant par les choix éditoriaux de Jacques Goddet, ils ne sont pas les seuls à avoir contribué à la popularité des sœurs Goitschel. Plusieurs journalistes de talent, tel Michel Clare, ont en effet relaté leur carrière de façon continue et en ont montré une facette peut-être plus authentique. Par conséquent, lorsqu'on parle de fabrique journalistique des sœurs Goitschel, il faut bien comprendre que chacun de ces contributeurs a apporté sa pierre à l'édifice. En marquant de leur empreinte le portrait de ces skieuses, ou en inscrivant leurs victoires dans les grands moments du sport français, ces derniers ont facilité la transmission d'un héritage. Il faut donc retenir de ce duo antagoniste, l'image de deux sœurs aux caractères opposés mais indissociablement liés. Si le sport est « une formidable machine à récits »¹⁰⁴, les hommes de lettres sont les pourvoyeurs d'un héritage sportif susceptible de traverser les générations.

101 *Ibid*, p. 153.

102 *L'Équipe*, 14 février 1968.

103 Thomas Bauer, *op.cit*.

104 Yvan Gastaut, durant la Table-Ronde, *Le Sport qui s'expose ! Carrefours d'histoire du sport Bordeaux*, 29 octobre 2018.